

Les Cahiers des dix



Présentation

Fernand Harvey

Number 64, 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/045785ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/045785ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (print)

1920-437X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Harvey, F. (2010). Présentation. *Les Cahiers des dix*, (64), v–ix.
<https://doi.org/10.7202/045785ar>

Présentation

En 2011, *Les Cahiers des Dix* célèbrent le 75^e anniversaire de leur fondation. C'est, en effet, en 1935 qu'un groupe d'historiens et d'érudits réunis autour de Gérard Malchelosse sous le nom de Société des Dix prend la décision de publier dès l'année suivante un Cahier annuel. Le but était de faire partager à un large public le fruit de leurs recherches sur l'histoire du Québec et de l'Amérique française. Outre Malchelosse qui assume la fonction de secrétaire des Dix jusqu'en 1969, le groupe se compose de neuf autres sociétaires : Victor Morin, Ægidius Fauteux, Édouard-Zotique Massicotte, Francis-J. Audet, Olivier Maurault, Pierre-Georges Roy, Albert Tessier, Aristide Beaugrand-Champagne et Montarville Boucher de la Bruère.

Au fil des ans, de nouveaux sociétaires viennent remplacer ceux qui quittent, assurant ainsi la pérennité de cette petite académie. Plusieurs générations de chercheurs passionnés d'histoire se succèdent ainsi comme auteurs d'articles dans *Les Cahiers des Dix*, un phénomène assez rare dans l'historiographie québécoise. À l'exception d'une interruption d'une dizaine de numéros entre 1977 et 1988, *Les Cahiers des Dix* sont publiés chaque année : au total, 616 articles paraissent dans les 64 numéros édités à ce jour. Ce corpus de plus de 16 000 pages constitue une source de référence précieuse dans de multiples domaines des sciences humaines. Sans compter que *Les Cahiers des Dix* peuvent revendiquer le titre de doyen des périodiques en histoire au Québec.

C'est en s'inscrivant dans la même tradition d'érudition, d'analyse et de synthèse que les Dix présentent dans le présent numéro du 75^e anniversaire des articles sur divers sujets qui ont été regroupés en deux blocs : « Culture et société au XX^e siècle » et « Culture et société au XIX^e siècle ».

Dans la foulée de ses recherches sur l'histoire des politiques culturelles au Québec, Fernand Harvey aborde les années 1950-1965 dans un article consacré à Georges-Émile Lapalme, l'initiateur des politiques culturelles au début de la

Révolution tranquille. En retraçant son itinéraire personnel d'homme cultivé et d'homme politique, il dégage les influences à l'origine de la création, en 1961, du ministère des Affaires culturelles, un modèle d'intervention de l'État jusque là inconnu en Amérique du nord. Influencé à la fois par le modèle français développé par André Malraux et par la question de l'identité nationale du Québec, Lapalme conçoit un vaste programme d'intervention de son ministère qui touche à la fois la revalorisation de la langue française, le soutien aux minorités françaises hors Québec, l'aide aux bibliothèques publiques, l'encouragement à la création littéraire et artistique et le développement des relations culturelles avec la France. Malgré le dynamisme de la petite équipe de fonctionnaires qui l'entoure, incluant son sous-ministre Guy Frégault, il se heurte rapidement à des obstacles d'ordre administratifs du côté du conseil de la Trésorerie, ainsi qu'à l'absence de volonté politique du gouvernement Lesage pour soutenir financièrement le projet de développement culturel qu'il a mis de l'avant. Découragé, Lapalme présente sa démission le 4 septembre 1964.

D'autres acteurs se manifestent au cours de ce long processus de mutation de la société québécoise en quête de son identité. Yvan Lamonde nous présente le cas du poète Gaston Miron qu'il étudie sous l'angle moins connu de sa prose, grâce à des écrits épars et à plusieurs entrevues accordées au fil des ans. L'auteur de *L'homme rapaillé* apparaît à la fois dans l'originalité de son chemin personnel et comme l'une des figures emblématiques des intellectuels de sa génération en quête de l'homme d'ici. Cette douloureuse naissance au monde, Yvan Lamonde nous la présente en identifiant trois étapes déterminantes du cheminement de Miron. Dans sa quête identitaire à la fois personnelle et collective, l'écrivain éprouve d'abord le sentiment d'une différence irréductible entre le Canada français et la France, après 1945 ; ensuite, il prend progressivement conscience que l'identité canadienne bilingue proposée aux Canadiens français aboutit, finalement, à une absorption du groupe minoritaire dans un tout *Canadian* ; enfin, de cette altérité radicale par rapport à la France et au Canada anglais émerge une nécessité pour Miron : celle d'une nouvelle identité québécoise qui assume son américanité, au niveau de l'expression culturelle tout autant que de l'action politique.

De son côté, Marie-Thérèse Lefebvre explore un aspect peu connu de la personnalité du compositeur Gilles Tremblay : celui des fondements de sa démarche spirituelle. Après un rappel de ses réalisations dans le milieu musical contemporain et les grands compositeurs français qui l'ont influencé, notamment Edgard Varèse et Olivier Messiaen, un retour est effectué sur les années de jeunesse de Tremblay à l'occasion de son passage au collège Brébeuf. C'est là qu'il se lie d'amitié avec le jésuite Paul Vanier avec qui il entreprendra par la suite une

correspondance régulière. Ce lien épistolaire, ainsi que la rencontre ultérieure avec François Houang, un prêtre oratorien d'origine chinoise, vont jeter les bases d'un engagement social d'inspiration chrétienne étroitement lié à son œuvre musicale. L'analyse de sa correspondance avec le père Vanier ainsi qu'avec celle de l'essayiste Pierre Vadeboncoeur, permet de mieux comprendre l'homme et son œuvre.

Dans le dernier article de ce bloc consacré à des études sur le XX^e siècle, Simon Langlois aborde la société sous un tout autre angle : celui de la mutation des classes sociales au Québec entre 1982 et 2008. L'auteur cherche à savoir si les classes moyennes sont en déclin au Québec, comme la chose a pu être observée en France et aux États-Unis, par exemple. Quatre questions sous-tendent son analyse, laquelle repose sur divers indicateurs de ressources monétaires plutôt que sur la profession des individus. Y a-t-il eu un effritement des effectifs composant les classes moyennes ? Les classes moyennes réussissent-elles à améliorer leur position relative par rapport aux autres classes socioéconomiques ? Les chances d'accès aux classes moyennes ont-elles changé ces dernières années ? Leur composition s'est-elle modifiée ? Suit une analyse quantitative appuyée par les données de Statistique Canada. Simon Langlois en arrive à la conclusion que la taille des classes moyennes québécoises n'a pas vraiment régressé dans le dernier tiers du XX^e siècle et que les chances d'en faire partie n'ont pas été affectées. Cependant, il note que la composition des classes moyennes reflète les changements structuraux qui ont caractérisé la population québécoise « comme l'avènement du mode de vie en solitaire, l'arrivée à la phase du nid vide des premières cohortes du baby boom, la hausse de la scolarisation des individus et l'augmentation du double revenu dans les couples ».

Dans le regroupement d'articles autour de « Culture et société au XIX^e siècle », Gilles Gallichan présente le second volet de sa biographie de Pierre Bédard (1762-1829), pionnier méconnu du nationalisme canadien-français à la Chambre d'Assemblée du Bas-Canada. Après avoir été incarcéré par le gouverneur Craig sous l'accusation sans fondement de sédition, il est finalement libéré en 1811 bien qu'il n'obtienne pas le procès qu'il réclamait. Le nouveau gouverneur, George Prevost, le fait nommer juge dans le district de Trois-Rivières pour réparer l'injustice commise à son égard. Malgré le devoir de réserve qu'il s'est assigné et qui l'éloigne de la politique active, il n'en demeure pas moins un influent conseiller politique et juridique du Parti canadien. On lui confie même la rédaction du mémoire des Canadiens au Prince régent en 1814. Mais la vie à Trois-Rivières n'est pas facile pour Bédard qui doit faire face à des difficultés sans nombre : isolement dans un milieu social dominé par ses adversaires bureaucrates, échec de son mariage suivi d'une séparation, trop faible rémunération pour sa charge

de juge. Le cumul de tous ces problèmes mine une santé déjà fragilisée par son long emprisonnement. La maladie, puis la mort ont finalement raison de ce lutteur infatigable. Ainsi, loin d'être passé du côté du Parti bureaucrate, comme certaines études ont pu le laisser entendre, Bédard a maintenu sa fidélité au Parti canadien et à ses idéaux démocratiques.

Bernard Andrès, de son côté, poursuit ses recherches sur l'archéologie du littéraire au Québec en rappelant les liens d'amitié qui se sont développés entre le Canadien Jacques Viger (1787-1858) et le Français Joseph Mermet à l'occasion de la guerre de 1812. Les deux hommes qui y prennent part dans des régiments différents se rencontrent pour la première fois à Kingston durant l'été de 1813. De cette rencontre, naît une correspondance soutenue entre eux sur le champ des opérations militaires, correspondance qui se maintient par la suite. Elle éte conservée par Viger dans sa célèbre « Saberdache » et sert de point d'appui à Bernard Andrès pour son analyse. Selon lui, on peut observer à travers cette correspondance le petit monde de lettrés canadiens qui s'entretiennent de l'actualité culturelle et politique des années 1810. Par ailleurs, Mermet qui manifestait un certain talent littéraire produira des poèmes épiques relatifs à la guerre de 1812 (*Hymne des Canadiens* et *La Victoire de Châteauguay*), de même qu'un poème à tendance grivoise sur les femmes (*Le Quiproquo des Coquettes*). Viger, dont la préoccupation pour la conservation des archives littéraires et politiques ne fait pas de doute, est, de fait, à l'origine de la notoriété de Mermet comme écrivain reconnu dans le Bas-Canada. Fort de cette consécration, ce dernier aurait pu y poursuivre une carrière littéraire et bénéficier d'une pension militaire, mais il choisit plutôt de retourner en France à la fin de la guerre où il ne connaîtra que déceptions et revers de fortune.

La contribution qui suit nous amène dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Laurier Lacroix rend compte d'un volet peu connu des activités de l'Institut canadien de Montréal : son musée, créé en 1852, qui demeure en activité une trentaine d'années. À une époque où les institutions muséales d'État n'existent pas au Québec, les initiatives en ce domaine proviennent d'individus ou d'associations. D'où leur relative fragilité et leur difficulté à se développer, voire à maintenir leur existence. Le musée de l'Institut canadien est l'œuvre de deux de ses membres : Joseph-Guillaume Barthe, dans un premier temps, puis Gonzalve Doutre par la suite. Inspiré par l'idée de partage des connaissances du philanthrope français Alexandre Vattemare qu'il a rencontré lors d'une visite de ce dernier à Montréal, Barthe entreprend un voyage en France, en 1853, dans le but d'obtenir auprès de diverses institutions des copies d'œuvres d'art classique, en particulier des sculptures, pour le musée de l'Institut canadien en voie d'élaboration. Les résultats sont mitigés, mais un certain nombre de copies d'œuvres célèbres finis-

sent par être transportées à Montréal à l'hiver de 1856. Mais l'absence d'une salle permanente pour exposer ces œuvres et le peu d'intérêt manifesté par le public finissent par miner l'enthousiasme de Barthe qui se désintéresse du musée. En 1864, Gonzalve Doutre reprend le flambeau et accepte le mandat que lui confie l'Institut : celui de relancer le musée. Il s'adresse à divers gouvernements étrangers dans le but d'obtenir des artefacts pour enrichir les collections du musée, en plus de recueillir des artefacts locaux. Cette relance semble avoir été de courte durée puisque le musée réduit ses activités au cours des années 1870, bien que ses collections continuent d'être exposées. Le musée se ressent du conflit idéologique entre l'Institut canadien et le clergé catholique de Montréal. Sans lieu d'exposition permanent, ses collections sont démantelées au début des années 1880, tout comme la bibliothèque de l'Institut.

Denys Delâge nous entraîne, quant à lui, sur le terrain peu fréquenté du patrimoine horticole des communautés religieuses du Canada français en étudiant plus particulièrement le cas de l'Hôpital Général de Québec où l'on trouve deux chênes blancs anciens et de vieux plants de vigne. La question est de savoir si ces chênes et ces vignes ont été importés de France ou s'ils sont d'origine locale, voir nord-américaine. Bien que les documents consultés ne permettent pas d'affirmer clairement à quel moment ces végétaux ont été transplantés sur le site de l'Hôpital, ni de déterminer leur provenance précise, tout semble indiquer que les deux chênes sont d'origine locale. Quant aux plants de vigne, ils seraient d'origine américaine et auraient vraisemblablement été plantés entre 1881 et 1894.

Fernand Harvey
Secrétaire